



HAL
open science

Mythes Gadjos, réalités Travellers : les Travellers de Grande-Bretagne, d'Irlande et d'ailleurs devant et dans la nature

Gaëtan Cognard

► **To cite this version:**

Gaëtan Cognard. Mythes Gadjos, réalités Travellers : les Travellers de Grande-Bretagne, d'Irlande et d'ailleurs devant et dans la nature. *Romanesques : revue du Cercll : roman & romanesque*, 2022, Romanesques 2022 (n° 14). hal-03480969

HAL Id: hal-03480969

<https://hal.science/hal-03480969>

Submitted on 15 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Communication Budapest 27-28/10/21

GAETAN COGNARD

DIAPO 1

« Mythes Gadjos, réalités *Travellers* : les *Travellers* de Grande-Bretagne, d'Irlande et d'ailleurs devant et dans la nature ».

DEFINITIONS (2)

INTRODUCTION

Dans son avant-propos à *Mythologies* (1957), Roland Barthes *s'impatientait* des « fausses vérités »¹ véhiculées dans les récits qui nous sont faits dans la presse, les photos, les films... Il définissait ce récit fabuleux, cette *doxa*, témoignant de croyances bien ancrées dans la société, comme un ensemble de mythes et il écrivait alors que « le mythe est une parole [...] qu'elle soit verbale ou visuelle »², et qu'il a une double-fonction : « il fait comprendre et impose ».³ L'objet de cette communication sera de voir ce que cette parole nous fait comprendre des sociétés qui l'ont générée, et ce qu'elle a imposé comme fable à propos des *Travellers* de Grande Bretagne et d'Irlande. On verra alors qu'une « démystification »⁴ de cette parole est en marche.

¹ BARTHES, R. (1957). *Mythologies*. Editions du Seuil (9).

² Ibid. (179).

³ BARTHES, R. (1957). *Mythologies*. Editions du Seuil (190).

⁴ Ibid. (10).

I. DU PITTORESQUE A L'ÉCOLOGIE : dans la peinture.

... à partir de la Renaissance [...] le « côté naturel », pourrait-on dire, de ces populations, les interpellait beaucoup. Elles semblaient isolées dans la forêt et se distinguaient à peine des plantes et des animaux au milieu desquelles elles vivaient et dont elles tiraient leur subsistance.⁵ (3)

Ce mythe du « Bon sauvage » fut transposé à l'époque romantique dans les récits fabuleux concernant les *Travellers*. On pourrait ainsi parler de mythe du « Bon Traveller ». Le 18^{ème} siècle voua en effet un véritable culte à la notion de *picturesque* ou de « pittoresque », et les romantiques puisèrent abondamment dans le mode de vie des *Travellers* que l'on appelait alors *tsiganes*, et *gypsies* en Grande-Bretagne. C'est chez les peintres de paysage anglais que l'on retrouva d'abord de manière frappante des *Travellers* se distinguant « à peine des plantes et des animaux au milieu desquelles [ils] vivaient et dont [ils] tiraient leur subsistance ». Dans *Landscape with Gypsies* (4), un *Traveller* rampe sur le sol à la recherche de bois ou de plantes, comme uni à la terre dont il tire sa subsistance, à l'image des Indiens Achuars décrits par Descola. Dans *Gypsy Encampment, Sunset* (4), le groupe de *Travellers* semblent peu à peu disparaître dans la feuillée sous laquelle ils ont trouvé refuge à l'orée du bois. Cette association chromatique du paysage et des *Travellers* crée une harmonie idéale, une sorte de métonymie picturale où se confondent tous les êtres vivants. Le récit véhiculé par la peinture affirmait donc que les *Travellers* constituaient une partie du tout : la campagne anglaise, c'était les *Travellers*, et les *Travellers* étaient cette campagne anglaise. Et enfin dans *Country Lane with Gypsies Resting* (5a), les *Travellers* semblent avoir déjà en partie disparus. En 2011, le philosophe Guillaume Sibertin-Blanc (5b) s'appuyant en partie sur les travaux de Deleuze, compare les Roms aux Indiens d'Amérique, osant l'expression « indianisation de l'Europe », à travers des processus de « périphérisations intérieures ». ⁶ Dans les peintures romantiques, les *Travellers* se trouvaient déjà à la périphérie, loin des villes et des cheminées industrielles que l'on apercevait dans le lointain (4/6). Tamworth connut justement un développement rapide durant la Révolution industrielle, dû à la présence de mines de charbon. La ville fut aussi reliée au réseau de canaux construit à cette époque en Angleterre. A l'époque où ce tableau fut peint, cela faisait déjà plusieurs décennies que l'on parlait, sans le nommer, d'anthropocène. Buffon écrivait en effet en 1778 que « La face entière de la Terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme ». (7) ⁷ Peints au bord du chemin, « prolongements de l'environnement naturel » et « espèces à peine différenciées du milieu au sein duquel ils vivaient », ⁸ les *Travellers* fantasmés par les Romantiques ne participaient donc pas de l'anthropocène et des modifications de la nature par l'homme. Ils symbolisaient donc, dans la parole romantique, la révolte face à l'industrialisation, au matérialisme et au capitalisme des sociétés occidentales, la résistance à ce que l'on appelle aujourd'hui le capitalocène,

⁵ DESCOLA, P. (2019). *Une Écologie des Relations*. CNRS Editions / De Vive Voix (12-14).

⁶ SIBERTIN-BLANC, G. (2011). *Les Indiens d'Europe*. *Lignes* 2011/2, n° 35 (180-203).

⁷ LUSSAULT, M. (2013). *L'Avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Seuil (27).

⁸ Voir note 1.

c'est-à-dire l'impact du développement du capitalisme sur la biosphère - notamment en termes de changement climatique.

II. DU NATUREL AU SURNATUREL : dans la littérature.

En relisant Descola (« des espèces à peine différenciées du milieu au sein duquel ils vivaient »), on peut penser au tableau de Henri Rousseau, *La Bohémienne endormie* (8). Le lion au regard halluciné semble avoir été ensorcelé par la mandoline de la Gitane. La littérature ne fut pas en reste et propagea elle-aussi, à l'image du lion de Rousseau, une vision hallucinée des *Travellers*, donnant à voir des *Travellers* toujours proche de la nature mais parfois au-delà. C'est le cas par exemple du personnage de Meg Merrilies, appartenant à la communauté des *Travellers* d'Ecosse (9). Celle du poème de John Keats (*Meg Merrilies*, 1818) vit dans la lande (*the moors*) et dort sur un lit de tourbe brune (*brown heath turf*). La nature forme sa grande famille (*her great family*). Elle boit, pour tout vin, la rosée déposée sur les rosiers sauvages, et s'habille de chèvrefeuille (*woodbine*). En Ecosse, les paysans avaient pour habitude de planter du chèvrefeuille autour des étables pour éloigner les sorcières. Et il y en a en effet quelque chose d'occulte chez ce personnage, qui observe la lune plutôt que de souper, et chante et tisse chaque nuit (*And every night the dark glen Yew / She wove, and she would sing*). On pense alors à Clotho, la fileuse, l'une des trois divinités du destin. Mais elle est plus loin comparée aux Amazones (*tall as Amazon*) qui viennent également d'Asie Mineure. Elle se nourrit de genêts et tire donc, là-encore, sa subsistance de la nature. On retrouve Meg Merrilies à peu près au même moment chez Walter Scott, dans son roman *Guy Mannering* (1815). Sa voix y est assimilée à des « incantations » (“incantations”), et l'écrivain écossais la décrit telle une ancienne Sybille (“an ancient sibyl”), une prophétesse, une pythie. A l'image de Cassandra, elle est incomprise, comparée à une vieille folle, et maudite (“Gipsy--hag--tausend deyvils”). Elle est aussi la descendante de la Burgfraülein de la mythologie allemande, divinité du destin qui déroule son fil dans un décor de ruines, tout comme Meg. Scott se trouvait justement être en correspondance avec l'un des frères Grimm. Meg est parfois redéfinie à la mode d'autres superstitions, inscrites au sein d'autres traditions littéraires. Il lui arrive ainsi de quitter le territoire occulte des sorcières et des oracles pour pénétrer celui des contes de fées. C'est le cas au chapitre 27, alors que Meg semble donner les derniers sacrements (païens) à un Traveller mourant et est décrite comme « une ogresse bienveillante » (“the well-disposed ogress of a fairy tale”). Cet oxymore semble d'ailleurs bien résumer la fascination que les Travellers exercent sur le reste de la société: des « sauvages » à la fois bons et inquiétants. L'épouse d'un ogre « bien disposée » se retrouve dans un conte intitulé “The Red Etin of Ireland”, mais d'autres mythologies font également mention de la femme bien disposée d'un Ogre, ou d'un Monstre, ou encore du Soleil, dans les cultures Swahili et des Bushmen australiens. Chez les Slaves des Balkans, plusieurs contes relatent l'histoire d'un voyageur mortel s'aventurant dans une de ces « périphéries intérieures » que l'on a évoquées, pénétrant dans une mesure et tombant nez à nez avec une de ces ogresses bienveillantes. Meg Merrilies, *Traveller* d'Ecosse, semble donc avoir été façonnée à la croisée de nombreuses croyances et traditions. Elle fut d'ailleurs inspirée d'un personnage réel : Jean Gordon, une reine tsigane morte en 1746 et dont Walter Scott connaissait l'histoire. On peut donc à la fois parler de légende et de mythe. Ce récit fabuleux est comme un palimpseste, sans cesse réécrit au gré des modes et des fantasmes. Barthes parlait de « tendance ».⁹ Celle

⁹ BARTHES, R. (1957). *Mythologies*. Editions du Seuil (192).

qui revient le plus souvent est celle qui attribue aux femmes *Travellers* des pouvoirs surnaturels de chiromanciennes (*fortune-tellers*) qui sont un peu la version païenne ou populaire des oracles de la mythologie. C'est par exemple le cas des personnages *Travellers* féminins de deux dramaturges irlandaises : Bidy Lally dans la pièce *The Unicorn from the Stars* (Lady Gregory, 1904), et Hester Swane dans la pièce *By the Bog of Cats* (Marina Carr, 1998). Et c'est un véritable leitmotiv chez le poète américain Langston Hughes, qui consacra pas moins de six poèmes à ces diseuses de bonne aventure *Travellers*.¹⁰ On s'aperçoit donc que la littérature, tout comme la peinture romantique anglaise, s'est « approprié »,¹¹ pour reprendre le terme utilisé par Barthes dans *Mythologies*, le mythe *Traveller*. Les mythes, selon Barthes, possèdent une « fonction ». ¹² A l'époque romantique, il s'agissait de fournir aux romantiques un symbole de contre-révolution industrielle, une sorte de transcendentalisme britannique. Plus tard, chez Lady Gregory, mais aussi chez William Butler Yeats, il s'agissait de fournir à la Renaissance irlandaise ou Celtic Revival une image de l'Irlande construite en opposition à celle de l'Angleterre, à son hypocrisie, à son matérialisme. L'archéologue irlandais Stewart Macalister (1870-1950) affirmait même que ces *Travellers* étaient les descendants des druides de la société celtique, c'est-à-dire de véritables intermédiaires entre les dieux et les hommes. Chez Langston Hughes, la figure *Traveller* possède souvent une dimension mystique. Dans *Bad Luck Card*, la chiromancienne annonce un destin funeste. Les mélodies de *Gypsy Melodies* se dispersent depuis la lune (*scatter out of the moon*), à l'image de celles de la Bohémienne endormie du douanier Rousseau, ou des incantations de Meg Merrilies. *Black Maria* fait référence à Sarah-la-Kali ou Sarah la Noire, divinité romanie. Mais dans trois poèmes sur six, la chiromancie est vue comme une simple arnaque, bien impuissante face à la destinée des individus. Quelle est alors la fonction de ce mythe pour le poète américain ? Peut-être une figure de marginal, double du poète, parfois et seulement parfois, voyant.

¹⁰ HUGHES, L. (1958). "Bad Luck Card", "Gypsy Melodies", "Black Maria", "Ballad of the Gypsy", "Ballad of the Fortune Teller", "Madam and the Fortune Teller". Selected Poems. Serpent's Tail, 1999.

¹¹ BARTHES, R. (1957). *Mythologies*. Editions du Seuil (192).

¹² Ibid.

III. Savoirs, savoir-faire et démythification.

Selon les croyances et les fables, les Travellers possèdent des secrets qu'ils semblent avoir tirés de leur proximité avec la nature, et les Gadjos cherchent parfois à s'emparer de ces secrets. Plusieurs auteurs aux motivations diverses s'aventurèrent en pays Travellers au 19^{ème} siècle, consignant leurs périple et tentant de ramener de leur robinsonnades quelque sagesse cachée. C'est le cas de George Borrow, George Smith, et F.H Groome. On les disait *gyssolorists* et certains fondèrent la Gypsy Lore Society en 1888. Le mot *lore* est intéressant, car il fait autant référence aux traditions, aux coutumes qu'aux légendes et au contes de fées. Le poète anglais Matthew Arnold (1822-1888) mit en scène l'un de ces aventuriers dans un poème intitulé *The Scholar-Gypsy* : un professeur quitte Oxford pour apprendre des Travellers des savoir-faire tenus secrets. Oxford, c'est le centre par excellence d'une Grande-Bretagne qui écrit des fables sur ses marges. D'ailleurs Meg Merrilies n'est pas seulement une *Traveller* écossaise, elle est une *Border Gypsy*, une *Traveller* de la frontière. Elle est donc doublement à la marge, en périphérie de la périphérie, dans laquelle il est peut-être dangereux pour un Gajo de s'aventurer car il n'a pas toujours la chance de tomber sur « un ogresse bienveillante ». Mais les mythes évoluent. Barthes écrivait qu'il n'y a « aucune fixité dans les concepts mythiques : ils peuvent se faire, s'altérer, se défaire, disparaître complètement ».¹³ Descola décrivait un changement radical dans les idées reçues concernant les Amérindiens :

... depuis une trentaine d'années, la légende noire est devenue rose. Les Amérindiens d'Amazonie sont devenus des botanistes hors pair, des pharmacologues, des écologues inspirés, ce qui, par ailleurs, est tout à fait juste.¹⁴ (10)

Or, ce que dit Descola s'applique également aux Travellers. Les récits d'enlèvements d'enfants par des Travellers, comme c'est le cas du petit Harry Bertram dans le roman de Walter Scott évoqué précédemment, ou de l'économiste écossais Adam Smith (vrai ou faux ?) se font plus rares. La littérature, la peinture et le cinéma sont de moins en moins saturés de personnages *Travellers* chiromanciers, même si c'est ainsi que le film de Perry Ogden *Pavee Lackeen* commence. Et les Travellers, eux-aussi, sont devenus « des botanistes hors pair ». Il faut cependant noter que cette instabilité du mythe est souvent amorcée par des artistes *Travellers* écrivant à leur tour une page de cette grande fable. L'écrivain *Traveller* Anglais Damian Le Bas évoque dans son ouvrage *The Stopping Places* (2018) ces connaissances encyclopédiques à propos de la flore acquises par les Travellers au fil du temps. Le réalisateur français d'origine kabyle et gitane Tony Gatlif documente ces connaissances dans plusieurs de ses films, notamment dans *Swing* (2001) (11), qui raconte l'histoire d'un petit Gajo, Max, qui passe l'été en compagnie d'une jeune manouche, Swing, et apprend avec sa famille à connaître les plantes.

¹³ BARTHES, R. (1957). *Mythologies*. Editions du Seuil (192).

¹⁴ DESCOLA, P. (2019). *Une Écologie des Relations*. CNRS Editions / De Vive Voix (12-14).

D'autres *Travellers* s'inquiètent de la disparition de ces savoir et de ces savoir-faire. C'est le cas de Sheila Stewart (1937-2014), une écrivaine *Traveller* écossaise qui participa en son temps aux travaux saisonniers de cueillette en compagnie de nombreux *Travellers* : fruits rouges en Ecosse, houblon dans le Kent... Elle apparaît dans un documentaire écossais de 2006 intitulé *Last in the Line*, où elle est présentée par les réalisateurs comme « la dernière *Traveller* du Perthshire » (*the last Perthshire Traveller*). Certains savoir-faire ont déjà disparu, à cause de la mécanisation de l'agriculture, notamment. D'autres perdurent, parce que les machines ne peuvent rien contre le fait-main, l'artisanat (*handmade*). C'est ce qu'explique Leanda, *Traveller* anglaise d'une quarantaine d'année, interviewée récemment dans le comté d'Oxford (12). On voit donc que l'enjeu de cette parole mythique peut donc aussi concerner la disparition ou la conservation d'un patrimoine *Traveller*.

IV- CONCLUSION

De nouveaux récits modifient peu à peu la mythologie gadjie qui avait imposé une histoire des *Travellers*, les dépeignant très souvent à la marge, disparaissant parmi la végétation, ou habitant la lande. Ce signifié, Barthes l'appelle, dans le cas de la parole que sont les mythes, concept.¹⁵ Les mythes sont ainsi des concepts instables. Cette mythopoétique est sans cesse revisitée par les artistes, sans cesse réécrite, comme un grand palimpseste. La série *Peaky Blinders*, par exemple, met en scène une famille de *Travellers*, et joue constamment sur les stéréotypes. La parole mythique est aussi revisitée par les Etats qui combattent les discriminations. L'Irlande vient d'annoncer que la culture des *Travellers* irlandais allait faire son entrée dans les programmes scolaires. Ces paroles possèdent donc aussi un enjeu politique : elles témoignent de luttes idéologiques et j'aimerais terminer avec ces mots de Michel Foucault qui parlait du « régime de vérité » des sociétés (13). On en revient ainsi à ce que l'on disait au tout début à la suite de Roland Barthes: les mythes imposent des vérités.

¹⁵ BARTHES, R. (1957). *Mythologies*. Editions du Seuil (190).